

LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 14.133 - QUARANTIÈME ANNÉE - DIMANCHE 17 OCTOBRE 1915

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

ANNONCES

Annonces Anglaises, à la ligne : 2 fr. - Réclames : 2.75 - Faits divers : 3 fr.
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 30 fr.
Les insertions sont exclusivement reçues
A Marseille : chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux
A Paris : A l'agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale.

ABONNEMENTS
Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard 5 fr. 6 Mois Un An
et Basses-Alpes 6 fr. 12 fr. 24 fr.
Autres départements de France 6 fr. 12 fr. 24 fr.
Algérie 9 fr. 17 fr. 30 fr.
Étranger (Union postale) 9 fr. 17 fr. 30 fr.
Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois
Ils sont reçus à l'Administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

Aujourd'hui : Six Pages

Chronique Parisienne

La journée des fromages. — Les batailles de la vie. — Il y a deux ans. — Ceux qui disparaissent. — Ceux qui font des cartons. — Nos sous et le reste. — Alfred Mézières

Tout le monde demande de la lumière : à affaires politiques cela ne nous regarde guère, nous, les femmes, bien que nous soyons quantités appréciables par le concours que nous apportons, selon nos moyens, à la Défense Nationale.

Nous distrayant de ce souci supérieur, nous voulons faire la lumière sur des faits qui nous intéressent personnellement, sur les ventes et achats comestibles.

C'est ainsi qu'il y a eu, à Paris, la journée des fromages marquée par une petite révolution.

Il n'y avait plus pour ainsi dire de criée et ce qui restait sur le marché — la plus grande part étant achetée pour le front — se vendait à prix exorbitant. Les desserts, dans la région, se font rares, ou plutôt, on en achète beaucoup moins, car la friandise n'est plus en situation, et, dans la plupart des ménages parisiens, le fromage maintenant remplacé un plat : en surdevoir extrêmement le prix. C'était aller à l'encontre d'intérêts tout à fait respectables.

Devant une augmentation anormale et brusque, les consommateurs se sont soulevés, les femmes ont crié, il y a eu une sorte de petite émeute et les marchands ont gros de camemberts ont dû produire les arguments de leur défense.

Naturellement, ils ont essayé d'attendrir le public en expliquant pourquoi ils doivent élever leurs prix, puisque la marchandise se fait rare en raison de ce qu'il faut aller le front.

Je dirais bien que ce front a bon dos, mais le pêcheur du parc aux bulles est, chez Fanasio, qui nous guette, et nous savons qu'il pêche à Marseille la semaine dernière : fournissions-lui le moins possible, si ne manque pas de coquilles perlées dans le Nord. Il se rassure. — Donc, le public n'est pas si sot qu'on le suppose ; il sait que le fromage ne manque pas ; il sait aussi que nos soldats de l'arrière sont fortement exploités par les marchands... et les habitants.

De fermiers riches se montrent sans générosité pour beaucoup de territoriaux ; certains ne veulent même rien vendre, d'autres vendent fort cher la moindre chose. Il y a parmi eux bien des moineurs.

Or, on commence à s'indigner de la guerre, qui ruine l'immense majorité des Français, en enrichissant d'autres ; nous ne voudrions même pas que certains en pussent tirer profit ; la figure guillerote et les airs satisfaits de ceux qui gagnent à l'état de choses actuel, nous indignent, blessant en nous un sentiment naturel de solidarité fraternelle.

Bien entendu, nous en connaissons tous de ces satisfaits ; ils nous fournissent des bibelots, s'ils fabriquent dans des conditions exceptionnelles de luxe, nous ne disons rien ; mais, s'ils nous vendent du fromage à trop haut prix, nous nous rebelons, ce qui est tout naturel.

On s'est donc révoltés violemment à Paris, et le cambert sera bien obligé de mettre les pouces ! (autre perle)

Si les vendeurs insistent et s'obstinent, qu'ils prennent garde, un an de guerre forme les esprits, on les contraindra ; la France veut du fromage. Les enfants servis de douceurs s'arrangent d'un gûignon de pain que parfume une tranche de cambert, et, donnant le sou de leur chocolat pour le soldat, ils ne comprendraient pas qu'on leur enlève le dessert grave et nourrissant qu'est le fromage.

Ces séries d'aventures sont les petites batailles de la vie, batailles où la victoire doit rester aux ménagères.

Tout doucement s'est éteint, après tant d'autres hommes célèbres, le vieil entomologiste Fabre ; cette mort nous met en face de l'époque prodigieusement lointaine où M. Poincaré, lui-même, entouré de ministres et de savants, est venu apporter au vieil homme, avec le tribut de leur admiration, une sérieuse récompense nationale. Cela semble si loin de nous et il n'y a pour nous que deux ans de cela ! Deux ans ! Fabre avait alors quatre-vingt-onze ans.

Il pouvait penser qu'il avait vu assez de choses au cours d'une existence enfiévrée presque un siècle, et voilà que dans ces deux années s'est placée la plus sombre, la plus effroyable aventure que le monde ait pu entrevoir dans ses plus mauvais rêves : la guerre ! la guerre s'aidant de tous les progrès dans l'art de tuer.

Les amitiés les plus dévouées n'ont pu écarter du nonagénaire les bruits du de hors, ni créer autour de ses dernières années le grand silence qu'on eût désiré faire régner dans sa maison.

Ne le plaignons donc pas d'être entré dans le repos.

Il fut un des heureux de ce monde, un de ceux qui, s'étant donnés tout entiers à un idéal passionné, savent s'abstraire des poignants soucis.

On ne saurait trouver étrange qu'il se soit étonné, modeste comme il l'était, des visites officielles et de la récompense nationale, un peu tardive d'ailleurs, qui lui fut octroyée pour sa vie de longs travaux.

Peut-être même se trouvait-il suffisamment payé de tous ses soins par le résultat de son patient labeur. Ce n'était pas lui qui s'occupait de ses affaires matérielles, les autres y devaient penser.

Son nom s'ajoute, tout simplement, à la liste déjà longue des célébrités disparues au cours de la tourmente ; on reparlera de lui, mais, plus tard, bien plus tard.

Il n'y a plus que le canon qui parle, trop fort d'ailleurs pour ne pas étouffer tous les autres bruits.

Un artilleur m'écrivit : « Chaque projectile de ma pièce pèse 550 kilogrammes ! »

Un autre me dit : « J'ai l'honneur de commander une batterie de poursuite... »

Dans une autre lettre, je lis : « J. est nuit et jour à cheval, infatigable ; il est content ; il pointe ici, là, ailleurs, et, entre-temps, il dit qu'il fait des cartons comme à la fête de Neuilly ! »

Braves enfants !

Les autres canons, ceux de l'ennemi — pas tous malheureusement — arrivent dans les grandes villes.

Aux Invalides, à Paris, on en a exposé un certain nombre que le public est venu voir. Il eût été sage, une fois la première journée passée, de faire payer un sou l'entrée aux invalides, car il y eût d'abord 150.000 curieux. Il ne faut rien négliger pour amener l'artillerie.

Si une pareille sabbate fut écho à Marseille, qui manque de sous, jugez quel bon coup de filet !

Où vont-ils donc nos sous ? Ils vont peut-être où vont nos huiles, notre colon, nos graisses ! où va l'étain de la Hollande !

Vous voyez où mène le jeu des alliances, et comme l'astuce du mari de Wilhelmine, si pleine de bon sens et pensons-nous de droiture, peut influer par sa boiserie de naissance sur les actes d'un gouvernement.

Tout l'étain du stock hollandais s'en va en Allemagne ; nous ne pouvons nous empêcher de demander à nouveau, quel chemin pourraient bien prendre nos sous pour s'allier à l'étain des Pays-Bas.

C'est pourquoi il ne faudrait pas s'avisier de convertir en sous leurs canons qui retourneraient peut-être ainsi chez eux.

Il y a bien longtemps que Lyon expose des canons prussiens ; sur une des places les plus fréquentées de la ville, autour d'une fontaine monumentale, ils figurent, objet d'une constante curiosité ; des centaines de pigeons, pupilles bien-aimées des Lyonnais, volètent autour des bronzes tragiques qui leur servent de perchoirs. Il est vrai que le trajet jusqu'à Lyon n'est pas si long que du front à Marseille, et que nos voies sont assez encombrées pour qu'on aigresse le transport de ces menus colis.

Bref, les canons voyageurs sont demandés un peu partout, encore que nous ayons assez de préoccupations sans celle-là.

L'Académie perd un de ses membres les plus glorieux.

Les Boches peuvent être fiers de leur exploit ; ils gardaient comme otage Alfred Mézières, le savant, l'éminent sénateur de Meurthe-et-Moselle ; il leur a faussé compagnie. La kommandatur a dû avoir honte en communiquant la nouvelle du décès d'un homme de quatre-vingt-onze ans, qui meurt dans son noble orgueil, n'ayant jamais baissé la voix ni le front devant l'opresseur.

On dit que le kronprinz lui avait volé sa maison, voisine immédiate de celle dans laquelle il a fermé les yeux.

Saluons tous c'est encore un grand Français, un Français irréductible, qui disparaît. L'ancienne génération a perdu ses forces, non pas ses belles ardeurs, ni sa foi. Il est bon que les viles kommandaturs boches recueillent devant la mort de si nobles otages, leur dépit et leur rage.

Il n'y a pas une institution française qui n'ait ses devoirs ; mais l'Académie éprouve le plus cruel qui l'ait atteinte, car celui qui vient de mourir, est un de ses plus glorieux membres.

UNE MARSEILLAISE

Lire à la 6^e page

notre nouveau feuilleton

Le Dernier des Troubadours

roman historique de cape et d'épée, par M. Guy Vanderquisp, qui évoque l'une des périodes les plus émouvantes et les plus charmantes à la fois de notre belle Provence.

Les Sous-Marins allemands dans la Méditerranée

Genève, 15 Octobre.

La Tribune de Genève reçoit la dépêche suivante d'Athènes que nous publions sous les plus expresses réserves :

Sur un appel radio-télégraphique du vapeur anglais Ajax venant de la direction du sud-ouest de la Crète, un croiseur grec est parti le 10 octobre à son secours, mais il n'a pas retrouvé le vapeur. Il y a donc lieu de supposer qu'il a coulé.

Ces derniers jours, les sous-marins allemands ont coulé, dans la Méditerranée, les navires suivants : un transport anglais avec des troupes indiennes à 40 milles à l'est de la Crète.

Un vapeur anglais transportant 650 tonnes de charbon à destination de Lemnos, et un autre près du cap Matapan.

Le vapeur anglais Apollo, de Malte, allant à Port-Saïd avec une cargaison de charbon et de matériel de guerre, à 100 milles de la côte.

IL Y A UN AN

Samedi 17 Octobre

Une acclamé générale règne sur notre front.

Les Russes infligent un sérieux échec aux Allemands sur la Vistule, vers Varsovie et Lvovgorod.

Au sud-ouest de Sarajevo, les Serbes mettent en déroute 40.000 Autrichiens, qui perdent des milliers de prisonniers, un nombre considérable de matériel de guerre et des munitions.

Dans la mer du Nord, quatre destroyers allemands sont coulés par l'Undersea, croiseur anglais. Sur l'Adriatique, au large de Cattaro, un croiseur autrichien est également coulé.

Dans la mer Noire, le Gaben et le Breslau « achetés » par la Turquie, bombardent les ports russes sans déclaration de guerre.

Mort de M. di San Giuliano, ministre des affaires étrangères d'Italie.

44^e JOUR DE GUERRE

Communiqué officiel

Paris, 16 Octobre.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :

En Lorraine, nous avons repoussé cette nuit plusieurs contre-attaques contre les tranchées que nous avons occupées hier au nord de Reillon. Le nombre des prisonniers que nous avons faits au cours de ces actions atteint une centaine.

Dans les Vosges, l'ennemi a tenté, après minuit, une attaque en forces, entre le Linge et le Schratzmaennle, précédée d'un bombardement intense et accompagnée de tirs de barrage sur nos secondes lignes et nos boyaux d'accès. Il a été complètement repoussé.

Aucun incident à signaler sur le reste du front depuis le précédent communiqué.

LA GUERRE EN ORIENT

Les Deux Adversaires

La réaction de l'ennemi sur notre front, que j'avais fait pressentir, s'est produite avec une extrême violence, et après un formidable duel d'artillerie, en Artois les Allemands ont dirigé leur effort contre les positions conquises jeudi au nord-est et à l'est de Vermelles par les Anglais. Nos alliés ont maintenu leur gain et brisé sous leur feu l'attaque de l'ennemi.

En Champagne, l'ennemi a réussi à s'emparer d'un saillant dans ses propres lignes, situé près d'Arberville, c'est-à-dire à l'extrême-gauche de la ligne sur laquelle s'était déchaînée notre dernière offensive. Arberville est toujours restée entre les mains de l'ennemi. La position voisine qu'il vient de nous reprendre, après un bombardement inouï et des attaques en force, ne constitue pour lui qu'un bien maigre résultat et n'affecte en aucune façon notre situation générale dans la région.

Dans les Vosges, l'offensive allemande a été plus forte et l'ennemi a réussi, grâce à l'emploi criminel de liquide enflammé, à s'emparer du sommet du Vieil-Armand. Nous avons conservé toutes nos autres positions, sur le front de cinq kilomètres attaqué par les Boches. C'est la troisième fois que le sommet du Vieil-Armand change de mains. Ce n'est pas la dernière. Le combat continue.

Cette offensive allemande sur trois points principaux du front, avec des masses de troupes rassemblées fébrilement, n'a pas dû être due que de rassurer l'opinion allemande, que nos succès avaient fortement ébranlé.

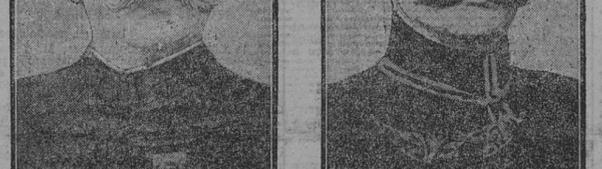
En Russie, les événements continuent à se développer dans un sens très favorable à nos alliés. Dans la région de Dwinsk, qui est le pivot de l'action, le général Roussky a administré, à l'incroyable Hindenburg, une véritable raclée. Les Russes ont culbuté les Boches au nord de Wessou, sur un front de plusieurs kilomètres. A la suite de l'avance de nos alliés, la ligne allemande offre de telles sinuosités, que l'on prévoit la nécessité pour Hindenburg, de se retirer à l'ouest. En Galicie, la tentative des Allemands de refouler l'ennemi a complètement échoué. Ce sont eux qui ont été contraints de battre en retraite.

Au nord comme au sud de l'immense champ de bataille russe, nos alliés sont devenus les maîtres de l'action et ils paraissent décidés à poursuivre celle-ci avec la dernière énergie.

MARIUS RICHARD.



Le général Sarrail, commandant le Corps de l'Orient



Le maréchal von Mackensen, commandant les forces austro-allemandes

Le Ravitaillement clandestin de l'Allemagne

La Substitution des Négociants boches aux Négociants neutres

C'est une des caractéristiques du Français que de ne pas croire à la duplicité et aux roueries de ses ennemis.

Les événements nous ont démontré la fantastique organisation de guerre allemande et nous avons été obligés de nous incliner devant l'évidence. Nous savons aujourd'hui que le sol de notre pays a été mis depuis près d'un demi-siècle en état de servir la cause germanique, de faciliter l'invasion que nos déloyaux voisins méditaient contre nous, et voici que nous demeurons encore incrédules quand il s'agit de cette même organisation de guerre sur le terrain commercial.

Après quinze mois de la plus douloureuse guerre, il se trouve encore des Français pour douter que l'Allemagne réussisse à se ravitailler chez nous, même au plus fort de la mêlée, alors que le mur des batailles et des canons alliés devrait suffire à isoler du reste du monde. C'est évidemment que ces Français-là ignorent quelle est la puissance et il faut bien l'avouer, l'ingéniosité de l'organisation allemande.

Où, l'Allemagne se rit du blocus des alliés ; elle continue à se procurer en France des choses qui sont nécessaires à sa vie, parce qu'il reste encore quelques Etats neutres et qu'elle en abuse supérieurement.

Mais étant donnée la surveillance qui existe, en principe, sur les marchandises destinées aux neutres, comment les Allemands arrivent-ils à déjouer cette surveillance, à faire pénétrer chez eux des marchandises françaises ?

C'est ce que nous allons essayer d'expliquer. Mais il est nécessaire pour cela que nous remontions à l'origine de l'organisation de cette contrebande de guerre par le moyen des neutres.

L'Allemagne comptait sur une guerre courte : trois mois, six au maximum. Le vaste empire aux soixante millions de boches, était donc approvisionné en denrées pour un laps de temps équivalent à la durée de la guerre.

Mais, la prévoyance étant une qualité teutonne, l'Allemagne avait prévu le cas où la guerre s'éterniserait ; cette éternisation de la guerre, sous l'effet des circonstances, faisait partie du plan de campagne allemand, et le grand état-major avait fait élaborer, parallèlement aux plans des opérations militaires, un plan des opérations commerciales.

Il est probable que ce plan-là fut l'œuvre des généraux commerciaux des grandes cités germaniques : les von Bilow du Rhin, les Mackensen de l'huile, les Hindenburg du coton et de la cassonade. C'est à eux que fut confié le soin de préserver l'Allemagne de la famine.

Tant qu'il fut possible de croire à une is-

LA GUERRE

Les Hostilités dans les Balkans

Une Rencontre serait imminente entre les Alliés et les Bulgares

Paris, 16 Octobre.

Le Conseil des Ministres, réuni ce matin, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation diplomatique et militaire.

Sur la proposition de M. Malvy, ministre de l'Intérieur, le Conseil a arrêté une réglementation générale de la vente de l'alcool sur tout le territoire.

LA SITUATION

De notre correspondant particulier

Paris, 16 Octobre.

La réaction de l'ennemi sur notre front, que j'avais fait pressentir, s'est produite avec une extrême violence, et après un formidable duel d'artillerie, en Artois les Allemands ont dirigé leur effort contre les positions conquises jeudi au nord-est et à l'est de Vermelles par les Anglais. Nos alliés ont maintenu leur gain et brisé sous leur feu l'attaque de l'ennemi.

En Champagne, l'ennemi a réussi à s'emparer d'un saillant dans ses propres lignes, situé près d'Arberville, c'est-à-dire à l'extrême-gauche de la ligne sur laquelle s'était déchaînée notre dernière offensive. Arberville est toujours restée entre les mains de l'ennemi. La position voisine qu'il vient de nous reprendre, après un bombardement inouï et des attaques en force, ne constitue pour lui qu'un bien maigre résultat et n'affecte en aucune façon notre situation générale dans la région.

Dans les Vosges, l'offensive allemande a été plus forte et l'ennemi a réussi, grâce à l'emploi criminel de liquide enflammé, à s'emparer du sommet du Vieil-Armand. Nous avons conservé toutes nos autres positions, sur le front de cinq kilomètres attaqué par les Boches. C'est la troisième fois que le sommet du Vieil-Armand change de mains. Ce n'est pas la dernière. Le combat continue.

Cette offensive allemande sur trois points principaux du front, avec des masses de troupes rassemblées fébrilement, n'a pas dû être due que de rassurer l'opinion allemande, que nos succès avaient fortement ébranlé.

En Russie, les événements continuent à se développer dans un sens très favorable à nos alliés. Dans la région de Dwinsk, qui est le pivot de l'action, le général Roussky a administré, à l'incroyable Hindenburg, une véritable raclée. Les Russes ont culbuté les Boches au nord de Wessou, sur un front de plusieurs kilomètres. A la suite de l'avance de nos alliés, la ligne allemande offre de telles sinuosités, que l'on prévoit la nécessité pour Hindenburg, de se retirer à l'ouest. En Galicie, la tentative des Allemands de refouler l'ennemi a complètement échoué. Ce sont eux qui ont été contraints de battre en retraite.

Au nord comme au sud de l'immense champ de bataille russe, nos alliés sont devenus les maîtres de l'action et ils paraissent décidés à poursuivre celle-ci avec la dernière énergie.

MARIUS RICHARD.

LA GUERRE EN ORIENT

L'Attaque contre la Serbie

Rencontre imminente entre les Alliés et les Bulgares

Paris, 16 Octobre.

On s'attend en Macédoine à une rencontre imminente entre les troupes alliées accourant au secours de l'armée serbe et les Bulgares.

La résistance des Serbes aux assauts bulgares

Les journaux d'Athènes disent, suivant une dépêche de Nisch, que les Bulgares continuent d'attaquer avec acharnement dans la région du Timok dans le but évident de



Le front serbe : La vallée de la Morava

donner la main aux armées allemandes de Mackensen et de couper en deux les forces serbes dont une partie, en cas de réussite, se trouverait rejetée sur la Roumanie.

Justicé ces attaques ont échoué avec pertes pour les Bulgares. Les Serbes, puissamment soutenus par l'artillerie et retranchés sur les collines, repoussent sans faiblir assaut après assaut.

Une grande bataille serait d'autre part engagée dans les environs de Valandovo, où de grosses forces bulgares s'efforceraient d'atteindre la voie ferrée Nisch-Salonique pour couper les communications serbes avec la mer d'une part, et le centre de la Serbie d'autre part.

Un succès serbe

On annonce que les troupes serbes ont repris la position de Pisana-Boukva, envahie par les Bulgares le 13 octobre.

Les Serbes franchissent la frontière bulgare

Lausanne, 16 Octobre.

Suivant les Dernières Nouvelles de Munich, les Serbes auraient franchi la frontière bulgare sur plusieurs points. Ils chercheraient à occuper les hauteurs situées à l'ouest de Biogradok.

Les Serbes auraient également pris l'offensive dans les régions de Bosilegrad et Kustendil.

Les forces austro-allemandes

Milan, 16 Octobre.

L'envoyé spécial du « Corriere della Sera » télégraphie d'Athènes que, selon des informations de l'état-major grec, les troupes austro-allemandes qui opèrent sur le front serbe s'élevaient au nombre de deux cent cinquante mille hommes. Beaucoup de ces troupes sont fatiguées et fort mal équipées. Elles ont été prélevées sur d'autres fronts.

Un officier serbe s'est montré plein de confiance dans la résistance serbe aux attaques des Austro-Allemands. Ceux-ci ont toujours été battus avec d'énormes pertes. Ils n'occupent que quelques petites collines sur la rive du Danube.

Les Allemands disposent d'une nombreuse artillerie, cela faisait croire que les masses

L'Offensive des Alliés

Communiqué du maréchal French

Londres, 16 Octobre.

La seule modification signalée dans la situation au sud du canal de La Basée est une nouvelle amélioration de notre position dans la redoute Hohenolttern. Nous tenons tout le terrain conquis le 13 octobre.

Les Allemands renforcé le front Ypres-Arras

Londres, 16 Octobre.

Le correspondant du « Daily Telegraph » à Rotterdam, dit que la frontière hollandaise-belge est complètement fermée.

D'autre part, ce correspondant a appris de Bruxelles que de grands mouvements de troupes allemandes ont lieu depuis deux jours allant, par Charleroi, à Tournai, pour renforcer le front Ypres-Arras.

La silencieuse flotte anglaise

La voile impénétrable dont elle enveloppe ses opérations est une garantie de sa puissance

New-York, 16 Octobre.

Le journaliste américain, Frédéric Palmer, décrit dans le périodique américain Colliers Weekly la visite qu'il a été autorisé à faire à la flotte silencieuse anglaise. M. Palmer donne aux Américains l'assurance que la flotte anglaise est absolument à l'abri des sous-marins. Toutefois, il ne révèle pas ce qu'il a amené à cette conclusion.

Au cours de son article, M. Palmer confirme que la flotte britannique est à même d'accomplir à l'importe quel moment, son objet principal, et quelle est en réserve une immense puissance pour toutes les circonstances qu'il est possible d'imaginer.

Cet article, écrit en toute indépendance, rend un hommage sincère, aussi bien aux navires qu'aux marins anglais.

Londres, 16 Octobre.

Le correspondant du Daily News dit que l'habileté avec laquelle la flotte anglaise sait se dissimuler est un des faits les plus remarquables de la guerre et que la voile impénétrable dont elle enveloppe ses opérations, n'est pas moins remarquable. Les termes dans lesquels les marins en parlent vont frappant de crainte et inspirent le respect de sa puissance.

L'archevêque de Cantorbéry et d'autres per-

Parmi les Prisonniers boches

Notre heureuse offensive de Champagne ayant fait tomber entre nos mains le grand nombre de prisonniers allemands que l'on fait, quelques milliers d'entre eux ont été envoyés dans notre région, et c'est le camp de Carpiagne qui les a reçus.

Carpiagne constitue un camp idéal de détention : il est isolé, il est vaste, il est sain.

Sur la partie haute du camp, un charpentier, avec l'aide des prisonniers eux-mêmes, a édifié une quinzième de baraques, véritables maisons de bois, posées sur un sous-bassement maçonné, percées de nombreuses fenêtres vitrées, coiffées de tuiles roses. Une porte est percée à chaque extrémité. Le sol est bétonné à la plus grande pro-

légion. Ils sont couchés sur la paille et ont une couverture. Le buffet du milieu leur sert de table et de batterie de cuisine ; une douzaine de « quarts » y sont suspendus, comme des jambons à un mât de Cocagne.

Nous nous promenons entre les cônes de toile. Les prisonniers vont et viennent, vaquent à leurs petites affaires. Les uns cuisinent, les autres jouent aux cartes autour d'une couverture pliée en huit ; d'autres, couchés sur le dos, au soleil, tirent de longues bouffées d'une grosse pipe de porcelaine. Une impression de propreté et d'ordre se dégage de ce camp qu'encadre une palissade et dont les issues sont gardées par une sentinelle, vieux territorial ou soldat retour du front.



Une vue générale du camp

Cinquante mille hommes pourraient y camper à l'aise ; il n'y a encore que trois mille prisonniers ; un nombre égal y viendra incessamment.

Ignorez ce que les Allemands captifs à Carpiagne écrivent à leur famille touchant leur séjour, mais s'ils se plaignent ils seraient injustes. Des générations de Marseillais ont campé à Carpiagne au temps des manœuvres ; ils s'y sont fait des poumons et des yeux. Les prisonniers allemands qui sont tombés là peuvent s'estimer heureux. Le seul inconvénient de Carpiagne c'est le mistral qui y souffle avec violence, mais quand le mistral ne souffle pas, ce camp, coiffé de collines, est ce que Baudet appelait un « cagnard ». Le soleil y tape du matin au soir et la brise venue de la mer ramasse au passage tous les parfums agréables des collines environnantes.



Le Barbier

camp, nous avons attendu pour y aller que les prisonniers ramassés du front fussent installés. Grâce à l'obligeance du capitaine Béfury, sous le commandement de qui Carpiagne est placé, nous avons eu toute liberté de circulation et nous avons pu visiter en détail, par une délicieuse matinée d'octobre, les aménagements spéciaux qui y ont été faits en vue de cette destination nouvelle.

Ces aménagements sont tout à fait confort-

tables. Sur la partie haute du camp, un charpentier, avec l'aide des prisonniers eux-mêmes, a édifié une quinzième de baraques, véritables maisons de bois, posées sur un sous-bassement maçonné, percées de nombreuses fenêtres vitrées, coiffées de tuiles roses. Une porte est percée à chaque extrémité. Le sol est bétonné à la plus grande pro-

légion. Ils sont couchés sur la paille et ont une couverture. Le buffet du milieu leur sert de table et de batterie de cuisine ; une douzaine de « quarts » y sont suspendus, comme des jambons à un mât de Cocagne.

Nous nous promenons entre les cônes de toile. Les prisonniers vont et viennent, vaquent à leurs petites affaires. Les uns cuisinent, les autres jouent aux cartes autour d'une couverture pliée en huit ; d'autres, couchés sur le dos, au soleil, tirent de longues bouffées d'une grosse pipe de porcelaine. Une impression de propreté et d'ordre se dégage de ce camp qu'encadre une palissade et dont les issues sont gardées par une sentinelle, vieux territorial ou soldat retour du front.

Un gradé allemand est chargé de la discipline du camp des anciens prisonniers. C'est un Wurtembergois de vingt-cinq ans, aspirant de réserve, qui exarçait, à Heilbronn, la profession de juge d'instruction. Il parle un français correct appris dans les lycées d'Allemagne. Parmi des premiers jours, il s'est battu en Alsace et fut prisonnier de son, au moment de la bataille de la Marne. Une balle lui traversa le cou. Tout à fait guéri aujourd'hui, il est résigné à son sort :

— En somme, lui dit-je, vous n'êtes pas fâché de vous en être tiré ?
— Non, mais ce n'est pas agréable ?
— Le camp est pourtant agréable ?
— C'est monotone, ces collines désertes. Nous étions bien mieux à Brignoles, on foyait la route, un peu de monde. Enfin...
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

légion. Ils sont couchés sur la paille et ont une couverture. Le buffet du milieu leur sert de table et de batterie de cuisine ; une douzaine de « quarts » y sont suspendus, comme des jambons à un mât de Cocagne.

Nous nous promenons entre les cônes de toile. Les prisonniers vont et viennent, vaquent à leurs petites affaires. Les uns cuisinent, les autres jouent aux cartes autour d'une couverture pliée en huit ; d'autres, couchés sur le dos, au soleil, tirent de longues bouffées d'une grosse pipe de porcelaine. Une impression de propreté et d'ordre se dégage de ce camp qu'encadre une palissade et dont les issues sont gardées par une sentinelle, vieux territorial ou soldat retour du front.

Un gradé allemand est chargé de la discipline du camp des anciens prisonniers. C'est un Wurtembergois de vingt-cinq ans, aspirant de réserve, qui exarçait, à Heilbronn, la profession de juge d'instruction. Il parle un français correct appris dans les lycées d'Allemagne. Parmi des premiers jours, il s'est battu en Alsace et fut prisonnier de son, au moment de la bataille de la Marne. Une balle lui traversa le cou. Tout à fait guéri aujourd'hui, il est résigné à son sort :

— En somme, lui dit-je, vous n'êtes pas fâché de vous en être tiré ?
— Non, mais ce n'est pas agréable ?
— Le camp est pourtant agréable ?
— C'est monotone, ces collines désertes. Nous étions bien mieux à Brignoles, on foyait la route, un peu de monde. Enfin...
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

légion. Ils sont couchés sur la paille et ont une couverture. Le buffet du milieu leur sert de table et de batterie de cuisine ; une douzaine de « quarts » y sont suspendus, comme des jambons à un mât de Cocagne.

Nous nous promenons entre les cônes de toile. Les prisonniers vont et viennent, vaquent à leurs petites affaires. Les uns cuisinent, les autres jouent aux cartes autour d'une couverture pliée en huit ; d'autres, couchés sur le dos, au soleil, tirent de longues bouffées d'une grosse pipe de porcelaine. Une impression de propreté et d'ordre se dégage de ce camp qu'encadre une palissade et dont les issues sont gardées par une sentinelle, vieux territorial ou soldat retour du front.

Un gradé allemand est chargé de la discipline du camp des anciens prisonniers. C'est un Wurtembergois de vingt-cinq ans, aspirant de réserve, qui exarçait, à Heilbronn, la profession de juge d'instruction. Il parle un français correct appris dans les lycées d'Allemagne. Parmi des premiers jours, il s'est battu en Alsace et fut prisonnier de son, au moment de la bataille de la Marne. Une balle lui traversa le cou. Tout à fait guéri aujourd'hui, il est résigné à son sort :

— En somme, lui dit-je, vous n'êtes pas fâché de vous en être tiré ?
— Non, mais ce n'est pas agréable ?
— Le camp est pourtant agréable ?
— C'est monotone, ces collines désertes. Nous étions bien mieux à Brignoles, on foyait la route, un peu de monde. Enfin...
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

LES PENSIONS MILITAIRES Pour les Veuves et les Orphelins

Quels sont les droits que leur confère dès à présent la loi actuelle

Le gouvernement se propose de déposer à la fin du mois, sur le bureau de la Chambre, un projet pour améliorer le régime des pensions dues aux victimes de la guerre. Ce projet sera successivement examiné par la Chambre et le Sénat. Il deviendra la loi nouvelle après cette double approbation. Ce n'est vraisemblablement pas avant le 1^{er} janvier 1916 qu'il entrera en application. Aussi nous paraît-il utile d'indiquer d'une façon claire les droits actuels des veuves et des orphelins fixés par la législation en vigueur. De plus, nous indiquons les principes sur lesquels repose actuellement l'attribution des pensions :

Veuves et orphelins des militaires ont droit à une pension quand le mari, pour les femmes, le père, pour les enfants, est mort des suites : 1^o d'une blessure de guerre ; 2^o d'un accident de service ou d'une maladie (contagieuse ou endémique) contractée en service.

Dans le premier cas, la pension est fixée à la moitié du maximum de la pension du militaire s'il s'agit d'un officier, et aux trois quarts s'il s'agit d'un sous-officier, caporal ou soldat.

Voici le taux des pensions pour les veuves et les orphelins des militaires tués à l'ennemi ou morts d'une blessure de guerre :

Général de division	Fr. 5.250
Général de brigade	4.000
Colonel	3.000
Lieutenant-colonel	2.500
Commandant	2.000
Capitaine	1.500
1 ^{er} échelon	1.250
2 ^e —	1.000
3 ^e —	750
4 ^e —	500
Lieutenant	1.500
1 ^{er} échelon	1.250
2 ^e —	1.000
3 ^e —	750
4 ^e —	500
Sous-lieutenant	1.400
1 ^{er} échelon	1.150
2 ^e —	900
3 ^e —	650
4 ^e —	400
Adjudant-chef	975
Adjudant	825
Aspirant	675
Sergent-major	525
Sergent	375
Caporal	225
Soldat	75

Dans le second cas, la pension n'est plus que de tiers du maximum de la pension du mari ou du père s'il s'agit d'un officier, de la moitié s'il s'agit d'un sous-officier, caporal ou soldat.

Le tableau ci-dessous indique le taux de la pension des veuves et orphelins de militaires décédés des suites de blessures ou de maladies contractées en service commandé :

Général de division	Fr. 3.500
Général de brigade	2.625
Colonel	2.000
Lieutenant-colonel	1.667
Commandant	1.333
Capitaine	1.000
1 ^{er} échelon	775
2 ^e —	550
3 ^e —	325
4 ^e —	100
Lieutenant	1.050
1 ^{er} échelon	775
2 ^e —	550
3 ^e —	325
4 ^e —	100
Sous-lieutenant	700
1 ^{er} échelon	525
2 ^e —	350
3 ^e —	175
4 ^e —	50
Adjudant-chef	600
Adjudant	500
Aspirant	400
Sergent-major	300
Sergent	200
Caporal	150
Soldat	50

En aucun cas cette pension ne peut être cumulée avec les allocations accordées aux familles des mobilisés, mais faculté est laissée aux intéressés d'opter, pendant la durée de la guerre, entre la pension et les allocations. De même les veuves et les orphelins de fonctionnaires, employés ou agents civils de l'Etat tués en accomplissant leur devoir militaire peuvent opter entre la pension militaire et la pension civile à laquelle leur donne droit leur qualité de femme ou d'orphelin de fonctionnaires.

Lorsque le militaire mort laisse une veuve ou un ou plusieurs orphelins, la pension se partage par moitié égale entre la veuve et les orphelins.

Au décès ou à la majorité du dernier des orphelins, leur part de pension s'ajoute à la part attribuée déjà à la veuve. En cas de décès de la veuve, sa part vient grossir la part des orphelins.

Les veuves et orphelins des officiers nommés à titre temporaire ont droit à la pension

afférente au grade occupé à titre temporaire par leur mari ou leur père.

Le point de départ de la pension est fixé au lendemain du décès du militaire. Toutefois, si le taux de la pension est inférieur au montant de la dérogation de solde faite à la veuve ou aux orphelins, ceux-ci peuvent conserver la demi-solde jusqu'à la fin des hostilités.

En attendant la liquidation de la pension, des secours immédiats variant de 150 à 500 francs sont accordés aux intéressés et des avances mensuelles leur sont données.

Tels sont les droits que la législation actuelle donne aux victimes de la guerre.

Formalités à remplir pour qu'elles soient payées

Quelles formalités doivent remplir les veuves et les orphelins de militaires pour obtenir le paiement des pensions qui leur sont dues ?

Les veuves doivent adresser leur demande soit au sous-intendant militaire de leur résidence, soit au ministre de la Guerre (bureau des pensions, 231, boulevard Saint-Germain). La demande, faite sur papier libre, sera légalisée par le maire de la commune ou de l'arrondissement, si le domicile de la veuve est à Paris.

Voici les pièces exigées et à envoyer en même temps que la demande :

- 1^o Acte de naissance de la veuve ;
- 2^o Acte de mariage ;
- 3^o Acte de décès du mari ;

(Ces pièces, délivrées par les maires, doivent être légalisées, sauf celles qui sont délivrées dans le département de la Seine.)

Etat des services du mari, qui doit être réclamé au dépôt du régiment de celui-ci :

- 1^o Certificat délivré par l'autorité municipale, sur la déclaration de l'intéressé et l'attestation de deux témoins, constatant qu'il n'y a eu entre les époux ni divorce ni séparation de corps ;
- 2^o que la veuve jouit de ses droits civils ;
- 3^o qu'il n'existe pas d'enfant survivant issu d'un précédent mariage du mari ;

Certificat du genre de mort, qui doit être demandé au dépôt du régiment du mari.

Si l'acte de décès ne peut être matériellement établi, on le remplacera par un certificat délivré par le bureau des archives du ministère de la Guerre, qui le délivrera dès qu'il sera avisé de la mort du militaire.

En cas de séparation de corps prononcée en faveur de la femme, celle-ci devra produire un extrait du jugement.

Enfin, le certificat de genre de mort peut être remplacé par l'avis de décès adressé par le maire ou l'autorité militaire, si cette pièce porte la mention « tué à l'ennemi » ou « décédé des suites de blessures de guerre ».

Pour les veuves évacuées des régions envahies, l'acte de naissance sera remplacé par une attestation signée de quatre habitants majeurs évacués de la même commune que l'intéressée et légalisée par le maire de la commune où réside actuellement l'intéressée ; à Paris par le maire de l'arrondissement.

Pour les orphelins, les demandes seront adressées au ministère de la Guerre par le tuteur ou par l'orphelin émancipé, légalisées par le maire de la commune ou de l'arrondissement, si le domicile est à Paris.

Les pièces justificatives suivantes doivent être fournies en même temps que la demande :

- 1^o Actes de naissance des orphelins ;
- 2^o Certificats de vie des orphelins ;
- 3^o Acte de mariage des parents ;
- 4^o Acte de décès du père ;
- 5^o Acte de décès de la mère ;

(Ces cinq pièces, délivrées par les maires, doivent être légalisées, sauf celles qui sont délivrées dans le département de la Seine.)

Etat de service du père, qui doit être demandé au dépôt du régiment de celui-ci :

- 1^o Certificat délivré par le maire constatant qu'il n'existe pas d'autres enfants mineurs du défunt ;
- 2^o Extrait de la délibération du Conseil de famille réuni pour la nomination du tuteur ou pour l'émancipation des orphelins ;
- 3^o Certificat du genre de mort, qui doit être demandé au dépôt du régiment du père.

Lorsqu'un militaire décédé dans les cir-constances qui ouvrent droit à la pension laisse une veuve et un ou plusieurs enfants, deux dossiers seront établis dans les conditions que nous venons d'indiquer, l'un au nom de la veuve, l'autre au nom des orphelins.

Détail important à noter : toutes les piè-

de dix heures inonda les ruelles formées par l'alignement des baraques, un grand nombre de prisonniers, ceux qui viennent de Champagne, ont préféré rester dans la tranquillité de l'intérieur. Les uns dorment, les autres rêvassent, les mains sous la nuque, d'autres lisent de petits bouquins pliés en deux, qu'ils ont apportés avec eux et dont, sans doute, ils occupent les lourdes heures de loisir de la tranchée.

On me désigne l'un d'eux qui parle français. Notre entrée ne la nullement ému. Sans bouger, il nous regarde d'un grand œil bien mélancolique et lassé. Je lui pose la question banale : « Comment vous trouvez-vous ? » — Bien, me répond-il (il prononce bien) « Vous ne mangez pas comme vos camarades ? » — Je suis fatigué, j'aime mieux me reposer. — « Vous avez été pris en Champagne ? » — Oui, du côté de Tahura. — « Vous n'avez pas été blessé ? » — Non. — Pour répondre, l'homme, un fantassin de vingt-cinq ans, assez malingre, s'est levé sur un coude, mais il a hâte qu'on le laisse. Nous

ne sommes pas privés. Nous avons assisté à la distribution d'un arrivage de colis. Tous contiennent de la confiture, du lard, du sucre, du café et des cigares. Sur la boîte de ces cigares se détache sur fond d'or, la tête du prouprinx. Les prisonniers qui ne reçoivent pas de provisions, mais qui reçoivent de l'argent, peuvent se procurer à la cantine du camp qui vend de menus victuailles à des prix très raisonnables.

Dans la partie basse du camp sont logés les prisonniers les plus anciens. Ils sont là cinq ou six cents arrivés sous des tentes de toile dénommées « marabouts ». Encore que bien moins confortables que les baraques, surtout quand le vent ne souffle pas. C'est la demeure ordinaire du soldat français en campagne, et la photographie nous a montré que notre corps expéditionnaire d'Orient n'a point d'autre caserne que ces cônes de toile blanche qui, de loin, ressemblent à de gros champignons.

Chaque marabout loge une douzaine de

prisonniers. Ils sont couchés sur la paille et ont une couverture. Le buffet du milieu leur sert de table et de batterie de cuisine ; une douzaine de « quarts » y sont suspendus, comme des jambons à un mât de Cocagne.

Nous nous promenons entre les cônes de toile. Les prisonniers vont et viennent, vaquent à leurs petites affaires. Les uns cuisinent, les autres jouent aux cartes autour d'une couverture pliée en huit ; d'autres, couchés sur le dos, au soleil, tirent de longues bouffées d'une grosse pipe de porcelaine. Une impression de propreté et d'ordre se dégage de ce camp qu'encadre une palissade et dont les issues sont gardées par une sentinelle, vieux territorial ou soldat retour du front.

Un gradé allemand est chargé de la discipline du camp des anciens prisonniers. C'est un Wurtembergois de vingt-cinq ans, aspirant de réserve, qui exarçait, à Heilbronn, la profession de juge d'instruction. Il parle un français correct appris dans les lycées d'Allemagne. Parmi des premiers jours, il s'est battu en Alsace et fut prisonnier de son, au moment de la bataille de la Marne. Une balle lui traversa le cou. Tout à fait guéri aujourd'hui, il est résigné à son sort :

— En somme, lui dit-je, vous n'êtes pas fâché de vous en être tiré ?
— Non, mais ce n'est pas agréable ?
— Le camp est pourtant agréable ?
— C'est monotone, ces collines désertes. Nous étions bien mieux à Brignoles, on foyait la route, un peu de monde. Enfin...
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

légion. Ils sont couchés sur la paille et ont une couverture. Le buffet du milieu leur sert de table et de batterie de cuisine ; une douzaine de « quarts » y sont suspendus, comme des jambons à un mât de Cocagne.

Nous nous promenons entre les cônes de toile. Les prisonniers vont et viennent, vaquent à leurs petites affaires. Les uns cuisinent, les autres jouent aux cartes autour d'une couverture pliée en huit ; d'autres, couchés sur le dos, au soleil, tirent de longues bouffées d'une grosse pipe de porcelaine. Une impression de propreté et d'ordre se dégage de ce camp qu'encadre une palissade et dont les issues sont gardées par une sentinelle, vieux territorial ou soldat retour du front.

Un gradé allemand est chargé de la discipline du camp des anciens prisonniers. C'est un Wurtembergois de vingt-cinq ans, aspirant de réserve, qui exarçait, à Heilbronn, la profession de juge d'instruction. Il parle un français correct appris dans les lycées d'Allemagne. Parmi des premiers jours, il s'est battu en Alsace et fut prisonnier de son, au moment de la bataille de la Marne. Une balle lui traversa le cou. Tout à fait guéri aujourd'hui, il est résigné à son sort :

— En somme, lui dit-je, vous n'êtes pas fâché de vous en être tiré ?
— Non, mais ce n'est pas agréable ?
— Le camp est pourtant agréable ?
— C'est monotone, ces collines désertes. Nous étions bien mieux à Brignoles, on foyait la route, un peu de monde. Enfin...
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche. Il a ses deux mains aux poches, les yeux très noirs, les cheveux très noirs, le regard en dessous.

— Bonjour, m'sieur, dit-il avec le plus pur accent alsacien.
— Ça lui a demandé qu'à bavarder et à parler de France, se tournant vers un prisonnier qui sort d'une tente ?
— Camps !
L'homme interpellé s'approche



Voleuse !

L'anémie est comme un spectre. Elle s'approche de vous lorsque vous n'y prenez pas garde, et elle vole tout le bonheur de votre existence. C'est une voleuse qui vous prend votre énergie, votre vie !

L'anémie atteint des milliers de femmes. Elle n'épargne personne, frappant indistinctement riches et pauvres, jeunes et vieux. L'anémie prive la femme de sa vitalité, de sa santé, de sa beauté. Evitez d'être touchée par la main glacée de l'anémie.

Les principaux symptômes de cette maladie sont : le dégoût de la nourriture, la perte de l'appétit, la paresse de l'esprit, la langueur, l'amaigrissement, la nervosité, les pâles couleurs, les étourdissements.

Tous ces symptômes indiquent un affaiblissement de la vitalité et le seul moyen de guérir l'anémie est de régénérer le sang. Les Pilules Pink ont sauvé des milliers de femmes du mauvais destin qui les tenait dans les griffes de l'anémie. Les Pilules Pink enrichissent le sang, stimulent la circulation, nourrissent les nerfs, restaurent l'énergie.

Si vous êtes une victime de l'anémie, ne perdez pas de temps, commencez dès aujourd'hui le traitement des Pilules Pink. Les Pilules Pink sont un incomparable régénérateur du sang et un puissant tonique des nerfs. Elles sont en vente dans toutes les Pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris : 3 fr. 50 la boîte ; 17 fr. 50 les 6 boîtes, franco.

PROSTATE ET MALADIES DES VOIES URINAIRES

L'homme souffre et meurt par son appareil urinaire et particulièrement par sa prostate, beaucoup plus que par n'importe quel autre organe. Il n'existe pas de maladies entraînant des conséquences aussi pénibles et désastreuses, tant au moral qu'au physique. Or, il est parfaitement prouvé aujourd'hui que les maladies urinaires les plus invétérées et les plus graves (hypertrophie de la prostate, prostatite, urétrite, cystite, goutte matinale, filaments, rétrécissements, besoins fréquents, rétention, etc.) sont guéries radicalement et rapidement, sans intervention dangereuse, sans opération, par la nouvelle et sérieuse méthode du Laboratoire Urologique, 3, rue du Faubourg-Montmartre, Paris. Cette nouvelle méthode scientifique, extrêmement efficace et tout à fait spéciale, possède une puissance curative profonde, considérable, elle conduit sûrement à une véritable guérison complète et définitive, tout en étant absolument inoffensive et facilement applicable par le malade, sans perte de temps. Il suffit d'écrire, avec détails, en adressant cet article découpé, pour recevoir gratuitement une consultation particulière, claire et précise.

HERNIÉS



Personne n'ignore plus que les appareils du spécialiste M. GLASER, de Paris, 63, boulevard Sébastopol, sont les seuls qui procurent un bien-être absolu et immédiat, qu'ils peuvent se porter jour et nuit sans gêne et qu'ils font disparaître les hernies. Nous engageons vivement les personnes atteintes de hernies à venir essayer l'appareil de M. GLASER. A MARSEILLE, les 17, 18, 19 octobre, Hôtel des Négociants, cours Belsunce ; A TOULON, 20 octobre, Hôtel du Nord ; A NICE, 21 octobre, Hôtel Moderne, avenue de la Casse ; A CANNES, 22 octobre, Hôtel des Négociants ; A DRAGUIGNAN, 23 octobre, Hôtel Berlin ; A AUBAGNE, 24 octobre, Hôtel du Cours ; A DAUILLON, 25 octobre, Hôtel du Commerce ; A AIX, 26 octobre, Hôtel de la Mue-Noire ; A SALON, 27 octobre, Hôtel de la Poste ; A AVIGNON, 28 octobre, Grand-Hôtel. Brochure franco sur demande.

6° HOTEL DU GLOBE RUE COLBERT (en face les Postes) Prix modérés

PASTILLES VICHY-ÉTAT

HYGIÈNE de la Bouche et de l'Estomac La Pochette 0,50 toutes Pharmacies Exiger Marque VICHY-ÉTAT

Bourse de Paris du 16 Octobre

Table of financial data including stock prices and exchange rates for various countries and commodities.

ETAT-CIVIL

NAISSANCES du 16 octobre. - Zunino Jeanne, Labry 10. - Pons Raymond, boulevard Bolson, 42. - Saccone Thérèse, rue Saint-François-d'Assise, 39.

THÉ des ALPES de RECH 45 ans de succès

— Givral Anna, Bonneville. — Chellan Jean-Baptiste, Châteaufort. — Bruno Jeanne, avenue de la Capelle, 102. — Ber Thérèse, Saint-André. — Marchand Honoré, rue des Fontaines-Mariées. — Francou Eugène, rue Félix-Prat, 50. — Ben-Haim Louis, rue Paradis, 254. — Restori Jeanne, Saint-Louis. — Lemson Laurent, Saint-Henri. — Vidal Eugène, rue des Antilles, 1 A. Total : 13 naissances, dont 4 illégitimes.

PLUS DE PRODUITS LOCHES BOUILLON DUVAL CUBES EST ESSENTIELLEMENT FRANÇAIS EXIGEZ L'ETUI VERT

Inouï et Merveilleux Tous nos COMPLETS sur mesure avec essayage et dévants incassables. PRIX UNIQUE 45 fr.

A l'inouï Tailleur Rue Colbert, 16. MARSEILLE (Bd de la Madeleine, 37) AVIGNON, TOULON, CETTE, BEZIERS MONTPELLIER, SAINT-ETIENNE, GRENOBLE

Tribune du Travail

On demande des ouvrières avec ou sans machine pour confection militaire, M^{rs} GUY, 35, rue Fongate, magasin. On demande une apprentie, présentée par ses parents, J. Gaillard, 68, rue St-Ferréol. On demande un bon ouvrier cordonnier pour réparations, bien payé, rue Haxo, 12 2^e, chez Sarno, 1^{er} pressé. On demande un employé très au courant travail de bureau et au besoin rigoureux. Ecrite Joseph Roux, poste restante Capucines. On demande des copistes pour la couronne, 23, rue Tapis-Vert. On demande un ouvrier et un demi-ouvrier chez Fouroun, teinturier, rue de l'Évêché, 23. On demande des ouvriers et des ouvrières sachant coudre le point de sellier sur courroies et cartouchières. S'adresser 9, rue de l'Obélisque, magasin. Ouvriers et demi-ouvriers électriciens sont demandés, Morin, 23, rue Grignan. On demande des ouvriers cordonniers pour le cousu maille. On donne deux paires à la fois, façon à grance la paire, au Modern Chasseur, A. Bocci, 30, rue Paradis. On demande une bonne de 30 à 40 ans, rue Vivaux, 7. Bonnes ouvrières pour faire les bûches et casquettes sont demandées 56, rue Nationale. Inutile de se présenter si l'on n'est pas capable. On demande des ouvrières à la main et des apprenties pour confection d'hommes, rue de la Joliette, 62. On demande des ouvrières connaissant la confection d'enfant, Au Chérubin, 13, rue Haxo, 13. On demande de bonnes doublées chez Herminet, 7, rue Saint-Ferréol. On demande des ouvriers coupeurs de tiges chez Marius Féraud, chaussures, 74, rue Longue-des-Capucines.

OCCASIONS ARMES AUX FRANCE

VENTE SPÉCIALE de tous TISSUS pour ROBES, de tout ce qui concerne les Costumes, Confections, Jupes, Jupons, Chemisettes, Chapeaux, Dames et Filles, Peignoirs, Fourrures, Bonneterie, Ganterie, etc.

CHOIX COMPLET pour le paquetage de nos soldats AMEUBLEMENTS Tapis, Couvertures, etc. (Prix de réclame)

Nos CHOIX et nos PRIX sont INCOMPARABLES et cela malgré les difficultés pour s'approvisionner

DES MILLIERS de GUÉRISONS rapides et radicales obtenues dans les cas les plus graves, les plus anciens, les plus rebelles avec le Traitement Dépuratif, Végetal, Inoffensif de M. J. B. DE LA ROCHE. Ce traitement provient que cette méthode constitue aujourd'hui une médication infaillible contre : Eczéma, Psoriasis, Démangeaisons, Forisias, Syccosis, Acné, Herpès, Boutons, Plaies aux Jambes, Ulcères, Rosacées, Verrues, Hémorroïdes, Glanées, Furoncles, Froides, Vices du Sang, etc. - Résultats immédiats. Brochures et Renseignements gratuits. BOUTE LARCADE, Ph^{ie}-Chimiste, Tarbes (H.-P.)

QU PINTO VENDE Ecriteaux et Enseignes en tous genres, sur cartons, calicot, etc. MAISTRE, place Préfecture, 1 MARSEILLE Terrain à bâtir à vendre en totalité ou à lots de 50 mètres carrés 40 mètres de large, au boulevard de la gare du Prado, 32 mètres de façade, sur b. Gilly, 14 St. Victor, b. Journal

ECOLE BENAVENTO

20, boulevard du Musée COMPTABILITÉ, STENO-DACTYLOGRAPHIE (calligraphie, français, anglais, espagnol, dessin, peinture, sculpture)

MALADIES SECRÈTES de la peau, des poux, des tiques, etc. On ne paie que les remèdes. Appartements Meublés CHAMBRES & CUISINES 46, rue Forlia, 46

DEPURATIF BLEU

GUÉRIT : Constipation, Vices du sang, Maladies de la peau, Combats les accidents de l'âge critique. ÉPUISÉS, surmenés, convalescents, rhumatisants, prenez avec confiance le DÉPURATIF BLEU, qui vous donnera apaisement, force, santé, 2 fr. toutes Pharm. La cure est de 4 semaines. MARSILLE : P^{ie} Principale : TOULON : Ph^{ie} Chabry ; ARLES : Ph^{ie} Maurer.

ON DEMANDE un bon moulinier C. Zschokke et C^o, bassin de la Madrague, Marseille. CHAMBRES meublées indépendantes pour personnes à louer. S'adresser boulevard Notre-Dame, 11, à la droguerie.

SAINT-REMY M. Ferd. Verdet ne peut répondre aux lettres de M. Mathieu, qui a quitté domicile conjugal. TIMBRES-POSTE l'achète à bon prix toutes les collections. Ecrite : Caron, 8, rue de la Paix, Marseille.

OUVRIER mécanicien pour réparation automobile est demandé. Ecrite : Farnard, rue de la Paix, 35, Nice. Le Gérant : VICTOR HEYRIES Imp.-Stér. du Petit Provençal rue de la Darse, 75.

POUR LA FEMME

Toute femme qui souffre d'un trouble quelconque de la Menstruation, Règles irrégulières ou douloureuses, en avance ou en retard, Pertes blanches, Maladies intérieures, Migraine, Fibrome, Salpingite, Ovarite, Suites de couches, guérira sûrement sans qu'il soit besoin de recourir à une opération, rien qu'en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

uniquement composée de plantes inoffensives jouissant de propriétés spéciales qui ont été étudiées et expérimentées pendant de longues années. La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est faite expressément pour guérir toutes les maladies de la femme. Elle les guérit bien parce qu'elle débarrasse l'intérieur de tous les éléments nuisibles ; elle fait circuler le sang, décongestionne les organes, en même temps qu'elle les cicatrise. La JOUVENCE de l'Abbé SOURY ne peut jamais être nuisible, et toute personne qui souffre d'une mauvaise circulation du sang, soit Varices, Phlébites, Hémorroïdes, soit de l'Estomac ou des Nerfs, Chaleurs, Vapeurs, Étourdissements, soit ma-

RETOUR D'AGE

doit employer la JOUVENCE de l'Abbé SOURY en toute confiance, car elle guérit tous les jours des milliers de désespérés.

Le Flacon, 3 fr. 50 dans toutes Pharmacies ; 4 fr. 10 franco. Par 3 flacons franco contre mandat 10 fr. 50 adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER à Rouen. (Notice contenant renseignements gratuits)

LIQUIDATION Par suite des événements actuels GRANDS RABAIS sur tous les ARBUSTES, PALMIERS, MIMOSAS ET CERTAINS ARBRES. Nous engageons tous nos clients à venir faire leur choix. V^e MORAT et Fils Pépiniéristes, 42, route de la Valette TOULON

LES POUX de toutes les parties du corps SONT DETRUITES rapidement et proprement par la PARASICIDE poudre végétale supprime l'onguent gris et les lotions et préservant de la vermine les personnes non encore infectées. Un seul paquet suffit pour se débarrasser de ces répunants parasites. Mode d'emploi très simple : saupoudrer les parties infectées. Le Paquet 50 centimes chez les Pharmacies et Herboristes

Ventes ou Achats de Fonds de Commerce Les extraits ou avis de ventes ou cessions de fonds de commerce peuvent être insérés en conformité de la loi du 17 mars 1909 dans le journal LE PETIT PROVENÇAL aux conditions de son tarif local ordinaire. La loi stipule (article 3) que la publication doit être faite à

DAME VEUVE bonne famille, malade ou employé dans maison de commerce. B. M., cours Lieutaud, 18. SAGE-FEMME accouchée, 40 ans, diplômée de l'Etat, place enfants Discrét. Consult. gratuites de 1 à 5 h. M^{rs} Arnaud, boul. Madeleine, 219.

L'HUILE DE FOIE DE MORUE VIROGENOL

manque cette année, remplacez-la par le produit dix fois supérieur à l'huile de foie de morue dont il possède, par ses constituants, toutes les qualités (iode, phosphore, etc.), sans en avoir les inconvénients. D'un goût des plus agréables, le Virogenol est accepté et réclamé par les personnes les plus difficiles et les estomacs les plus délicats. C'est le remède par excellence de toutes les maladies de nature, le fortifiant, le régénérateur et le reminéralisateur de toutes les forces de l'organisme. Se prend en toutes saisons et aux mêmes doses que l'huile de foie de morue. PRIX du flacon de 500 gr. 2,25, p. postal ajouter 0,60. Par 6 flacons franco de port Dépôt général : PHARMACIE DIANOUX, 30, Gd Chemin d'Aix, MARSEILLE et Pharmacie du SERPENT, rue Tapis-Vert, 34, et toutes les Pharmacies.

Le Dernier des Troubadours

PROLOGUE MINUIT...

La plupart des habitants de la bonne ville de Paris qui, le jour du 24 août 1572, descendirent dans les rues, subirent, à des degrés différents, des impressions diverses, parmi lesquelles, celle dominante était certainement causée par l'étonnement le plus profond. En effet, la ville qui, d'ordinaire, comme une riche en éveil, bourdonnait confusément, toute pleine des cris multiples des marchands ambulants, des rouliers et des matelots, restait muette.

On eût dit que toute vie avait cessé ; il n'en était rien cependant, car il y avait dehors le même nombre de promeneurs et d'affaires ; mais, quand même, le voyageur traversant Paris ce jour-là, eût certainement remarqué la physionomie bizarre de beaucoup des citadins.

L'allure de ces Parisiens était insolite et étrange et le sentiment qui se reflétait sur leur visage était l'ingénuité ou la défiance ; et cette ingénuité ou cette défiance semblaient planer dans l'air ambiant comme à l'approche de quelque horrible événement. On était réellement mal à l'aise dans le

capital : certes, une subite invasion d'individus aux allures plutôt inquiétantes, avaient fait irruption, pendant la nuit précédente — n'était pas pour rassurer. Les gens nerveux, accessibles aux pressentiments, se sentaient envahis par une sorte d'angoisse indéfinissable. Le Louvre lui-même, résidence royale, qui habituellement, dès le lever du soleil, se remplissait des rumeurs confuses d'une cour aussi bruyante que nombreuse, était silencieux et ressemblait à un immense tombeau.

Vers le soir, dans la grande cour centrale du Louvre justement — qui existe encore aujourd'hui telle qu'elle existait à cette époque — plusieurs gentilshommes étaient réunis, et eux seuls — sauf deux — gardaient leur parfaite insouciance.

Les deux gentilshommes en question venaient de s'éloigner du groupe très bruyant, formé par de jeunes seigneurs qui devaient, quelques années plus tard, acquérir une si scandaleuse célébrité, et parmi lesquels on voyait le duc d'Épernon, parent de Charles IX ; Orléans de Mangion ; d'O, marquis de Launac ; Schomberg, comte de Rivesaltes, etc.

Ces deux gentilshommes formaient entre eux un contraste frappant : Le premier, le plus jeune — il avait tout au plus vingt-quatre ans, — était revêtu d'un pourpoint de satin noir qui avait dû être frais et même élégant les années précédentes, mais qui, maintenant, était parfaitement démodé. Il était chaussé de grandes bottes montantes comme en portaient les hobereaux de province, et un immense chapeau, sans aucun ornement, couvrait sa tête qui, par exemple, défrusait la fâcheuse impression produite par le costume. La physionomie de ce jeune homme était en

effet empreinte d'une très grande bienveillance, non dénuée de finesse, et les deux yeux, gris perçants, dont elle était éclairée, contribuaient à lui donner un air d'ironie aimable. La bouche, petite, était recouverte d'une moustache droite, et une barbiche en pointe terminait le visage, d'un ovale allongé, un peu maigre toutefois.

Son compagnon, beaucoup plus grand et plus fort, pouvait avoir trente à trente-cinq ans. Il était taillé en hercule, et sur son visage, un peu pâle, illuminé par deux grands yeux noirs qui paraissaient enflammés, on devinait l'homme de race. Sa mise, sans être riche, était beaucoup plus soignée que celle de son ami.

— Ventre-Saint-Gris ! mon cousin, fit le plus jeune des deux gentilshommes, lorsqu'il se fut assez éloigné pour n'être pas entendu du groupe, je vous le dis, en vérité, démentissez-ai plus vite ! Par exemple, vous, devriez être de plus en plus irrespirable, et croyez-moi, en ces sortes de choses, je m'y connais. Moi-même je serais beaucoup plus tranquille si, entre cette maudite Catherine, que le diable confonde ! — et moi se pouvait comprendre, Henri, cette passion profonde, forte comme la mort, qui depuis plus de deux ans déjà me subjugue, me domine à tel point que les heures que je passe loin de la femme que j'adore sont des heures d'angoisse, de souffrance, de tortures, que compensent, le bonheur surhumain, ineffable, qui me laisse sans forces, abattu, moi, le fort, moi, le puissant, lorsqu'enfin je revois mon idole !... Et cet amour, sanctionné par la naissance d'une fille, un ange aux yeux bleus en qui je revois les traits chéris de la mère — cet amour, dis-je, est devenu maintenant chose sacrée !... Ici donc, en ce jour, se trouvent réunis les deux seuls buts de mon existen-

ce : d'abord le devoir, c'est-à-dire, bientôt peut-être, ma vie et mes forces à mes frères, contre les assassins et les tyrans ; en fin l'amour !... et c'est vous, Henri, qui me conseillez de fuir ?

A cet instant, Robert, en proie à cet enthousiasme chevaleresque, qui formait l'essence de son être, était traité d'homme d'une beauté noble et fière. Sa physionomie resplendissait comme sous un reflet de cette passion qui grondait en lui, entretenue par une nature ardente et exubérante de force et de vie.

Henri serra la main de son ami, dans une étreinte chaleureuse.

— Va donc, Robert, dit-il, va où le destin te conduit ; en somme, n'est-ce pas lui qui nous gouverne tous !... Quoi qu'il arrive, tu me perdras au moins de veiller sur toi, de loin.

Bientôt les deux amis se séparèrent et tandis qu'Henri — Henri de Navarre, car lui le monarque in-partibus, qui devait plus tard conquérir son royaume ville par ville et devenir le populaire roi de France — tant qu'Henri rejoignait le groupe des gentilshommes, dans le fond de la cour du Louvre, son compagnon, Robert d'Albret, qui n'était autre que son propre cousin, sortait du Louvre et, se dirigeant du côté de la Seine, s'engageait dans la rue de l'Arbre-Sec.

Cette rue si bruyante d'ordinaire, à cette heure, semblait morte. Le soir tombait.

Quelques ombres se profilèrent çà et là, le long des murs, s'arrêtant de temps à autre devant certaines portes.

Robert, sur lue d'angoisse, remarqua, tracé à la craie rouge, un signe bizarre se rapprochant de la forme d'une croix. Il n'y prit pas garde, car il avait alors en tête une préoccupation trop forte pour prêter atten-

tion aux faits et gestes des passants ou aux étrangetés des choses.

Arrivé devant une maison à deux étages, située à l'extrémité de la rue, Robert s'arrêta et vit avec surprise que la porte était fermée, ce qui, à cette heure, était un fait anormal.

— Au-dessus de la porte se lisaient en lettres noires : *Rôtisserie*.

Le gentilhomme frappa et bientôt la porte s'entre-bâilla prudemment, tandis qu'une face rougeâtre apparaissait dans l'ouverture.

— Voyant à qui il avait affaire, l'homme ouvrit aussitôt la porte toute grande.

Cet homme, qui se nommait Nicolas Panourde, était vêtu de blanc, uniforme de son métier, et tenait à la main une longue broche de rôtisseur.

— Ah ! c'est vous, seigneurie, fit-il, entrez, la dame est libérée dans l'appartement, mais elle ne vous attend pas... je crois. Quand vous avez frappé, j'étais en train de fourbir et d'aiguiser cette arme — et ce, disant, Panourde brandissait sa broche d'un air menaçant — ah ! ah ! seigneurie, cette arme de mortant fera, cette nuit, d'un tel homme besogne que l'épée ou la dague d'un gentilhomme, par la mort d'un... — Hein ? fit Robert, que me rabachez-vous ?

— A cette interrogation, Nicolas Panourde, l'estimable industriel, regarda le gentilhomme avec un certain étonnement.

— Comment ! ce que je vous rabache ? Je dis que ma broche enfilerait, cette nuit, un autre gibier que les noulardes habituelles ; mais, soyez tranquille, une fois l'opération faite, elle ne servira plus, car elle empoisonnerait les volatiles etc.

GUY VANDERGAUND, (La suite à demain.)